

INSTITUT ÉGYPTIEN

RAPPORT

SUR LES

FOUILLES EXÉCUTÉES PAR LE SERVICE DES ANTIQUITÉS

DE NOVEMBRE 1899 A JUIN 1900

PAR

G. MASPERO

DIRECTEUR GÉNÉRAL DU SERVICE DES ANTIQUITÉS ET DES FOUILLES D'ÉGYPTE

Communication faite à l'Institut égyptien dans la séance du 9 Novembre 1900.

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1901

Bibliothèque Maison de l'Orient



150673

RAPPORT

SUR LES

FOUILLES EXÉCUTÉES PAR LE SERVICE DES ANTIQUITÉS

DE NOVEMBRE 1899 A JUIN 1900

La campagne des fouilles, commencée dans les premiers jours de décembre 1899, s'est terminée dans les derniers jours de mai 1900. L'effort principal en a porté sur Thèbes, et, dans Thèbes, sur Karnak, ainsi qu'il était naturel après la catastrophe du 3 octobre.

I

Travaux exécutés à Thèbes.

Onze des colonnes de la Salle Hypostyle s'étaient écroulées et cinq, celles qui portent les nos 23, 26, 32, 44, 46, avaient subi des dommages considérables. Les œuvres basses de la colonne 26 avaient été disloquées au point que M. Legrain avait dû les saisir immédiatement dans un fort blocage de ciment, et la colonne 46 en était arrivée à l'extrême limite de l'inclinaison qu'elle pouvait supporter sans s'abattre. Les trois dernières n'étaient pas en aussi mauvais état : elles avaient pourtant souffert assez pour qu'il fût imprudent de les laisser longtemps dans la position où le choc les avaient jetées. De plus, l'inspection sommaire que la commission d'enquête avait instituée des fondations dénudées par l'accident, avait révélé la nécessité d'explorer le sous-sol et d'en vérifier l'état avant d'entreprendre la moindre restauration, mais cette étude n'avait chances de réussir que si nous commençons par débarrasser le terrain des débris qui le recouvraient à la hauteur de plusieurs mètres. Il y avait là matière à trois séries d'opérations distinctes : 1° le démontage des colonnes menaçantes et l'enlèvement des débris entassés sur le sol ; 2° l'examen de l'aire

ainsi obtenue par des ingénieurs ou par des architectes désignés à cet effet, et la consolidation du sous-sol d'après leurs indications: 3° le remontage des seize colonnes et la remise en état des lieux. Tout compte fait, il me parut qu'une somme de 2,600 L.E., dont 700 consacrées à des achats de matériel, suffirait à terminer, en mai 1900, la moitié environ des travaux que la première partie de ce programme exigeait. En attendant que la Caisse de la Dette voulût bien l'accorder, le Ministère des Travaux Publics m'autorisa à prélever une avance de 300 L.E. sur le budget ordinaire du Service des Antiquités en 1900, et à démolir sans retard les colonnes 26 et 46 dont la condition me préoccupait le plus. Sur la proposition de Sir William Garstin, M. Legrain, qui avait dirigé les travaux pendant les années précédentes, fut chargé de les conduire cette fois encore.

Arrivé à Karnak le 11 décembre 1899 au matin, il attaqua aussitôt la besogne. Il avait amené avec lui, pour encadrer les ouvriers recrutés dans le pays, M. Richard Chauvin, surveillant européen, Baskharoun Abou-Awâd, contremaître, Hassan Abbati, chef terrassier, Mohammed Marzouk et Ibrahim Ismaïn, scribes, plus six portefaix du Caire, habitués à remuer les fardeaux les plus lourds. La colonne n° 46 mesure, comme ses voisines, quinze mètres de hauteur, et le palan différentiel de dix tonnes que nous avons sur les lieux n'atteint qu'une portée de dix mètres: il fallait racheter la différence au moyen d'un remblai de terre, comme par le passé. Le remblai fut achevé le 25 décembre, la chèvre et le palan furent montés le 26, l'abaque lié. La manœuvre était rendue un peu plus compliquée que d'habitude par l'obliquité de la colonne: M. Legrain disposa un palan de retenue qui, au moment où l'abaque quitterait sa position, le maintiendrait et arrêterait le mouvement de pendule que l'inclinaison devait produire. La lourde pierre fut enlevée le 29, en la présence de M. Somers Clarke et en la mienne, descendue sur un wagonnet, menée, le long de la pente qui traverse la porte du Nord, jusqu'à la place qui lui avait été ménagée au côté des colonnes démontées pendant la campagne précédente. Les tambours du chapiteau et du fût se composaient chacun de deux segments pesant cinq tonnes en moyenne: quatorze de ces segments, soit sept tambours en tout, furent envoyés en

magasin par le même procédé. Le 10 janvier 1900, les ouvriers étaient parvenus au niveau de la surface du remblai et l'on suspendait le démontage pour l'instant : la colonne n° 46 n'était plus qu'un tronçon de six mètres de haut, enseveli dans la terre presque complètement. Le 12, M. Legrain transféra l'appareil à la colonne 44 et le gréa. Le 14, l'abaque était parti : les quatorze segments qui formaient les sept tambours supérieurs suivirent promptement l'abaque, et, vers le 24, la colonne 44 était réduite, comme la colonne 46, à une hauteur de six mètres. Cependant, la Caisse de la Dette avait consenti à nous concéder les 2,600 L.E. qui lui avaient été demandées, et la certitude de disposer prochainement d'une somme aussi importante nous avait encouragé à élargir notre champ d'action : il fut décidé que M. Legrain aborderait sans plus hésiter les trois dernières colonnes menaçantes. L'une d'elles, le n° 26, présentait des difficultés particulières. Elle était reliée au n° 17 par une architrave de quinze mètres cubes, pesant environ trente sept tonnes et demie, et celle-ci à son tour était surchargée de deux blocs pesant quatre tonnes et demie : c'était un poids total de quarante deux tonnes qu'il fallait déplacer. Pour y parvenir, on ne pouvait faire moins que d'enterrer la colonne entière et de hausser le pylone de terre jusqu'à la face inférieure de l'architrave. M. Legrain s'y préparait lorsque, dans la seconde quinzaine de janvier, des incidents survinrent, qui nous obligèrent à solliciter de nouveau les libéralités du Gouvernement égyptien.

Le 3 octobre 1899, les deux colonnes 23 et 32 avaient été projetées contre le massif Nord du pylone de Ramsès II, avec une violence telle que la face Est de ce massif se couvrit de crevasses. Les parties qui avoisinent l'angle Sud-Est, celles qui regardent le passage même comme celles qui sont tournées vers la Salle Hypostyle, m'avaient inspiré déjà de vives inquiétudes en 1884-1885, et j'avais craint un instant qu'elles ne s'effondrassent. Un contrefort de soutènement, bâti en pierre et en homrah, avait arrêté le désagrégement de la paroi méridionale. La facture en était rude, car l'argent manquait alors au Service, mais il avait rempli son office avec efficacité de 1885 à 1895 ; on le démolit en 1895, un peu hâtivement peut-être, et on lui substitua un blocage de pierre

et de ciment plus agréable à l'œil. M. Legrain, dans le rapport qu'il adressa au Ministère des Travaux Publics le lendemain de la catastrophe, avait exprimé la crainte que le choc des colonnes et le contrecoup de la secousse eussent compromis la solidité du massif; les membres de la Commission d'enquête ne partagèrent pas ses inquiétudes, et d'abord l'événement parut justifier leur confiance. Pourtant, vers le milieu de décembre 1899, quelques blocs se détachèrent de la paroi méridionale, et quelques fissures nouvelles s'ouvrirent: lorsque j'inspectai les lieux, pendant les premiers jours de janvier 1900, la façon dont la paroi faisait ventre, à huit ou dix mètres de hauteur, ne laissa pas de me surprendre. Il ne me sembla point toutefois que le danger fût imminent, et je me contentai de recommander à l'attention de M. Legrain un projet de contrefort provisoire qui, sans trop déparer l'aspect du monument, en contiendrait les parties branlantes jusqu'au jour où nous pourrions les reprendre en sous-œuvre. Soudain, le 19 janvier, pour une raison qui nous est demeurée inconnue, la situation s'aggrava: une petite avalanche de blocs dévala dans le passage qui réunit la cour de Taharqou à la salle hypostyle, et les deux dalles en porte-à-faux qui surplombent la paroi de ce côté, derniers restes du linteau de la porte et de son couronnement, semblèrent s'incliner presque au point de perdre l'équilibre. Fallait-il conclure de ces symptômes que la masse entière du pylone se mettait en marche et se préparait à s'effondrer, ou le parement en maçonnerie se séparait-il simplement du noyau intérieur? Dans les deux cas, il était à craindre que le flot de pierre ne heurtât les colonnes de la travée centrale: pour peu que l'une d'elles cédât, sa chute entraînerait les autres, et en quelques minutes la Salle Hypostyle ne serait plus qu'un monceau de ruines. Tandis que M. Legrain, couvant au plus pressé, s'efforçait d'enrayer le glissement des dalles, en passant sous elles de vieux rails achetés au Chemin de fer, j'estimai qu'il était prudent de consulter les experts du Ministère. A ma demande, M. Perry, Directeur des bâtiments civils, envoya l'architecte en chef, Manescalco Bey, à Karnak, afin d'aviser. Manescalco Bey, après avoir passé deux jours sur les lieux (7-8 février), conçut un projet de consolidation qui, modifié et agrandi d'après l'avis de M. Somers Clarke, comportait l'établis-

ment : 1° d'une armature en fer qui emboîterait l'angle Sud-Est du massif, s'implanterait du bas dans un radier de béton, et s'ancrerait du haut sur les assises supérieures du pylone ; 2° d'un système d'étaçonnages en bois, qui s'appuierait à travers le passage sur la face Nord du massif méridional ; 3° d'un perré en maçonnerie, surmonté d'un mur en sacs de sable qui, contrebutant la face Est, compléterait l'effet du fer et des bois.

Tout nous manquait pour l'exécution immédiate de ce projet, l'argent, les matériaux, les hommes spéciaux. L'argent, la Caisse de la Dette consentit obligeamment à y pourvoir : elle nous ouvrit un crédit nouveau de 1,400 L.E. Le Ministère des Travaux Publics, de son côté, nous aida à nous procurer une partie des matériaux et des hommes, fers, bois, ciment, sacs, charpentiers, maçons, mécaniciens. Les fers arrivèrent à Karnak le 21 mars ; le ciment et les sacs le 30 mars et le 1^{er} avril ; les bois le 2 avril, avec un maître-charpentier ; un chef mécanicien le 4 ; deux autres maîtres-charpentiers et un maître-maçon le 6. M. Legrain reçut tout, dirigea tout sur Karnak, installa tout à pied d'œuvre, aménagea les chantiers, mais, à mesure que le travail s'organisait, il lui devenait plus difficile de conduire de front les opérations de démontage des colonnes et celles de restauration du pylone. La première quinzaine de février avait été pour nous un temps d'angoisse cruelle. Il nous était impossible encore de définir la nature du danger, si c'était la masse entière du pylone qui s'ébranlait ou simplement une partie du parement Sud, et nous n'avions rien sous la main qui nous permit de prévenir un éboulement ou simplement d'en circonscrire l'étendue. Toutefois, à mesure que les jours s'écoulaient sans amener d'accident sérieux, l'inquiétude allait se calmant. Comme tous les pylones de Karnak, celui de Ramsès II a été construit avec assez de négligence. Au risque de paraître trivial, j'en comparerai chaque massif à un pâté immense, dont le contenu est indépendant de la croûte et la touche par endroits sans se lier à elle. Au milieu, c'est un amas de matériaux incohérents, accumulés, presque à l'aventure : le parement, formé d'une seule épaisseur de gros blocs sculptés, s'appuie au hasard contre ce noyau, mais il n'est qu'un placage sans raccords sérieux avec lui. Si c'eût été la masse centrale qui, perdant

l'équilibre après le choc du 3 octobre, se fût mise en mouvement, cette mince devanture ne lui aurait résisté qu'à peine et elle se serait défoncée sur-le-champ, au point où la pression se serait exercée. Si elle tenait encore, c'est qu'en vérité le noyau demeurerait immobile, et que le danger était ailleurs. Les assises inférieures et moyennes du parement contiennent en effet des blocs de grès presque entièrement décomposés. Quelques-uns d'entre eux, parvenus à leur limite extrême de résistance, s'étaient écrasés probablement sous le choc du 3 octobre : les assises qu'ils portaient n'étant plus soutenues suffisamment avaient joué, puis leur dislocation avait produit les ventres, les crevasses et les pluies de pierre. La lenteur avec laquelle la désagrégation de la muraille se continuait nous inspirait bon espoir d'arriver à temps pour empêcher l'éboulement complet. Tandis que les préliminaires courraient, je demandai au Ministère des Travaux Publics de vouloir bien me donner un ingénieur qui pût exécuter rapidement le projet de Manescalco bey, le modifier au besoin, et tirer le meilleur parti possible des ressources que nous avons accumulées : M. Perry m'indiqua un Allemand, M. Ehrlich, employé aux barrages d'Assouan, qui consentit à accepter cette besogne ingrate et à seconder provisoirement le Service des Antiquités.

M. Ehrlich, engagé le 6 avril, arriva le 19 et assumait aussitôt la direction des chantiers du pylone : le démontage des colonnes continua, comme il convenait, à la charge de M. Legrain. Les terrassements nécessaires au retrait de l'architrave 17-26 avaient commencé dès le 8 janvier, au temps même où l'on démontait la colonne 44 ; ils étaient achevés le 19 mars, y compris le plan incliné qui devait emmener la pierre hors de la Salle hypostyle. M. Legrain établit au sommet un lit épais de poutres, il chaussa l'architrave de bois solides, et il appliqua les vérins hydrauliques à leur poste d'attaque, mais la chaleur de l'été dernier avait desséché les valves, et, sitôt que la pression se fit sentir, l'eau jaillit : il fallut réparer les pistons à la gare de Louxor, et l'opération demeura interrompue du 22 mars au 8 avril. L'architrave une fois soulevée horizontalement, il s'agissait de l'amener doucement vers le Nord, sans ébranler les autres architraves auxquelles elle touchait encore ni les colonnes auxquelles elle avait appartenu.

M. Legrain l'appuya en son milieu par un bâti de poutres, puis il glissa deux plaques de fer dans l'espace de 25 centimètres environ qui en séparait l'extrémité Nord de l'abaque de la colonne n° 26, et, entre les deux plaques, il introduisit deux rouleaux en fer : il exhaussa légèrement l'extrémité Sud pour obtenir une inclinaison qui faciliterait la mise en mouvement, et il y appliqua des vérins à vis et à chariots, après quoi, il démontra les vérins hydrauliques et il supprima une portion du bâtis en bois, si bien que la masse entière posa exclusivement au Sud sur les vérins à chariot, au Nord sur les deux rouleaux de fer. Il agit alors sur les vérins à vis et il poussa lentement l'architrave dans la direction du Nord. Après quatre jours d'efforts, elle se trouva comme à cheval sur l'abaque de la colonne n° 26. Il adapta alors les vérins hydrauliques aux quatre coins, il monta la masse entière à environ vingt-cinq centimètres au-dessus de l'abaque, il la soutint aux deux extrémités par des madriers, et il retira l'abaque que l'on conduisit aussitôt aux magasins : cela fait, il abaissa l'architrave par oscillations successives, jusqu'à ce qu'elle atteignit les rouleaux préparés à cet effet. Le 19 avril, à 8 heures du matin, la descente commença : trois heures plus tard, l'architrave et les blocs qui la surchargeaient étaient à fin de course, et remisés à la place qui leur avait été assignée d'avance dans les magasins. C'était, à vrai dire, le plus gros de la besogne, et le reste n'était plus qu'une affaire de temps ou de patience. Il fallait, avant tout, démolir le remblai dont le poids aurait pu agir sur les colonnes encore intactes qui se dressent dans le bas-côté septentrional de la salle. M. Legrain l'abaissa progressivement, du 20 avril au 20 mai, de manière à ne plus laisser dans la salle qu'une motte d'à peu près six mètres de haut. Dans le même temps, il démontait la colonne n° 26 et il en emportait sept tambours, soit quatorze segments, puis il se mettait en mesure d'attaquer les colonnes 23 et 32. Elles étaient appuyées le long de la face orientale du pylône, et leur position l'obligea à prendre certaines précautions qui ralentirent la marche des travaux : pourtant, lorsqu'il ferma les chantiers le 22 mai au soir, l'abaque et dix segments de la colonne 23, cinq segments de la colonne 32, étaient partis déjà et rentrés en magasin.

M. Ehrlich avait trouvé les chantiers tout installés par les soins de M. Legrain. Les moellons et la caillasse destinée à l'établissement du radier en béton étaient déjà à pied d'œuvre; quatorze cents sacs remplis de terre s'alignaient dans la salle hypostyle, une partie des fers de l'armature étaient assemblés et n'attendaient plus qu'un ordre pour être montés, enfin, on avait entamé déjà la taille des pièces pour l'étaçonnage en bois du pylone. M. Ehrlich avait pleins pouvoirs pour modifier les plans de Manescalco Bey, s'il le jugeait convenable, et son premier soin fut de contrôler sur place les devis dressés dans les bureaux du Ministère. J'avais déjà exprimé des doutes sur la nécessité du treillis en fer. Le travail était couteux, long, et peut-être n'aurait-on pas le temps de le terminer avant le retour de l'inondation; même si l'on y réussissait, serait-il vraiment efficace et ne ferait-il pas double emploi avec l'étaçonnage en bois et le contrefort en sacs de sable et en maçonnerie? Quelques jours d'examen convainquirent M. Ehrlich de l'inutilité du treillis: il renonça, par suite, au radier de béton, puis il supprima toute la portion de l'étaçonnage qui aurait dû garnir la moitié occidentale du passage situé entre les deux massifs, et il réduisit l'étendue du contrefort en sacs et en maçonnerie. C'était une économie de temps et d'argent, et je ne pus qu'approuver les modifications proposées. Le lundi 23 avril, M. Ehrlich jeta les fondations du contrefort, il dressa les montants verticaux du premier étage d'étaçons le samedi 28, il y ajusta les poutres transversales le 29; le 30 au soir, les trois fermes qui constituaient l'étage étaient en place, et dès le lendemain il procédait à la construction du deuxième étage. L'extrême irrégularité des profils rendait l'ajustage particulièrement délicat. Il fallait prendre au moyen de bouts de planches les contours exacts du mur à garnir, puis, d'après les modules ainsi obtenus, préparer les bois sur place, de manière que leur face intérieure épousât intimement la face extérieure des pierres du parement. Il n'était pas jusqu'aux poutres transversales qu'on ne dût ajuster individuellement, l'écartement des deux murs présentant des variations qui atteignaient parfois dix ou quinze centimètres. L'opération n'en marcha pas moins avec une rapidité extrême. Le 7 mai, l'étaçonnage était complet dans ses éléments essentiels, mais les bois n'étaient qu'assemblés légé-

rement au moyen de cales, de clous et de crampons : ils furent fixés définitivement du 8 au 14 mai. Cependant, les progrès du contrefort ne le cédaient en rien à ceux de l'étaçonnage. Dès que le perré en maçonnerie fut monté à 3^m,50 au-dessus du dallage, on procéda à la mise en batterie des sacs. Le sébakh dont M. Le-grain avait rempli les siens en avait endommagé bon nombre : on substitua à la terre humide du sable sec, emprunté aux substructions du temple détruit de la XII^e dynastie. Le contrefort devait mesurer vingt mètres de long et quinze de haut. M. Ehrlich estima que ces dimensions seraient exagérées et il les amoindrit, la longueur à onze mètres, la hauteur à 11^m,85 : il contrebuta ensuite les deux extrémités au moyen des deux épaulements également en pierre et en sacs, afin d'éviter un accident si des tassements se manifestaient vers l'époque de l'inondation. Un système de poutres armées, serré par deux colliers de fer, remplaça les rails et consolida les deux dalles surplombantes. Des empâtements de ciments et de cailloux furent coulés dans les crevasses les plus larges et rendirent une certaine consistance aux portions disloquées du parement. Les chantiers du pylone furent clos le 20 mai, ceux des colonnes le 22 mai, et le 23, au soir, la campagne de l'hiver s'achevait après avoir duré cent soixante-quatre jours pleins.

Les résultats obtenus sont-ils en rapport avec la somme de travail dépensée ? En ce qui concerne la colonnade, voici quelques chiffres qui répondront à cette question. Pour atteindre le sommet des colonnes à démolir, il a fallu remplir le tiers environ de la salle d'un remblai qui ne mesurait pas moins de dix ou douze mètres à son point le plus haut, et qui jaugeait dix mille mètres cubes en chiffres ronds : la moitié en a été charriée au loin, à mesure que le démontage des colonnes l'exigeait, si bien qu'on peut évaluer à quinze mille mètres cubes la masse de terre remuée. Les blocs envoyés en magasin pendant ce temps représentent un poids total de 367 tonnes. C'est le cinquième seulement des pierres qu'on devra enlever avant d'avoir complété la tâche, mais les difficultés qui nous attendent sont infiniment moindres que celles que nous avons surmontées : j'ai bon espoir que cinq mois suffiront à remplir le premier point du programme que j'indiquais plus haut, et à livrer le sol déblayé aux ingénieurs ou aux architectes chargés

d'étudier l'état des fondations. J'estime donc que nous avons lieu d'être satisfaits de ce que M. Legrain a su accomplir à cette place, et, lorsqu'au milieu du mois de mai, je suis allé à Karnak inspecter les chantiers du pylone, j'ai remporté une impression non moins favorable de l'œuvre accomplie par M. Ehrlich. Je ne voudrais pas affirmer encore que tout péril est écarté de ce côté, et ce n'est pas sans inquiétude que je vois s'avancer ce mois d'octobre, dont le retour fut toujours funeste aux monuments de Karnak depuis plusieurs années : nous n'aurons partie gagnée que l'hiver prochain, après que nos constructions auront subi jusqu'au bout l'épreuve de l'inondation. Ce que je tiens à constater dès maintenant, c'est que rien n'a été négligé de ce qui pouvait contribuer à la réussite de notre entreprise. Le Gouvernement égyptien et la Caisse de la Dette nous ont accordé sans marchander l'argent nécessaire. Les architectes du Ministère ont témoigné d'une véritable abnégation en acceptant, pour nous rendre service de dresser des projets de restauration qu'ils n'avaient pas le temps d'étudier comme il convenait. M. Ehrlich enfin a mis toute sa bonne volonté et toute sa science d'ingénieur à exécuter d'une manière pratique les projets qu'on lui envoyait. Tout ce qu'il était humainement possible de faire a été fait pour sauver le monument. Si néanmoins la catastrophe survient, il faudra n'en accuser personne, mais se souvenir que Karnak est très vieux, et que les matériaux dont la salle est construite avaient servi déjà pour la plupart quand on les employa il y a trente siècles passés ; ils sont arrivés au terme extrême de leur résistance.

L'obligation de concentrer toutes nos ressources sur les travaux de restauration de la salle hypostyle n'a pas arrêté complètement l'exploration des ruines, ainsi qu'on serait tenté de le croire. Et d'abord, en parquant les preneurs de sébakh dans un espace restreint, le long de la paroi Est de l'enceinte, selon la méthode que j'avais inaugurée lors du déblaiement de Louxor, il y a quinze ans M. Legrain avait procuré, en juillet 1899, la découverte d'un temple nouveau. Accouru du Caire en hâte, il reconnut un sanctuaire consacré à Osiris, régent de l'Éternité¹, et construit par des

1. La notice de ce temple a été publiée dans le *Recueil de Travaux* t. xxii, p. 125 et suiv.

Pharaons Bubastites et Éthiopiens. Les chambres les plus anciennes nous montrent deux Bubastites juxtaposés, Osorkon II et un Takelôti, dont le pronom Ousirmari est le même que celui du Takelôti découvert par M. Barsanti sur une stèle d'Abydos. Ce n'est pas à proprement parler un personnage inconnu, mais le Takelôti fils d'Osorkon II, que M. Legrain signala sur le quai de Karnak, et que son père associa à la couronne, au moins dans Thèbes, l'an XXIII de son règne¹. Il semble que les Pharaons de ces époques troublées, afin de maintenir dans le devoir leurs sujets turbulents de la principauté thébaine, accordassent parfois le titre de roi à celui de leurs fils qu'ils lui imposaient pour chef, et lui donnassent ainsi l'illusion d'une demi indépendance. Si j'interprète bien les tableaux les plus anciens, le temple d'Osiris aurait été bâti pour commémorer cet événement : j'ai exprimé ailleurs l'opinion que ce Takelôti avait pu mourir avant son père², je pense maintenant qu'il pourrait bien être le prince qui régna après Sheshonq II, le Takelôti II de nos histoires. La décoration demeura inachevée, probablement par suite des guerres civiles qui éclatèrent à Thèbes après Osorkon II, et elle ne reprit que plus d'un siècle plus tard, sous la reine Amenertas. Celle-ci avait pour mère une princesse Shapenouapit, fille du second roi de la XXIII^e dynastie, Osorkon III, et elle profita de la présence sur les murs des noms d'Osorkon II et de Takelôti, pour essayer de rattacher son origine à ces souverains. Lorsqu'elle grava sa filiation sur les parois demeurées blanches, elle se garda bien de désigner son aïeul maternel par le prénom, ce qui aurait prévenu toute erreur ; elle l'indiqua par le seul nom propre, de manière à provoquer l'équivoque. Pour augmenter la confusion, un autre roitelet grava son nom dans plusieurs endroits, un Roudamanou dont un fragment conservé au musée de Berlin³ nous avait déjà révélé l'existence. Ce prince, dont la fille avait épousé le Pefzââ-bastit qui régnait à Héracléopolis, vers 730 au temps de Piônkhi,

1. LEGRAIN, *Les crués du Ncl depuis Sheshonq I^{er} jusqu'à Psametik*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXIV, p. 112, n^o 43, inscription de l'an XXVIII d'Osorkon qui est l'an V de Takelôti.

2. MASPERO, *Histoire Ancienne des peuples de l'Orient Classique*, t. III, page 158, note 8.

3. *Ausführliches Verzeichniss*, 1899, p. 238, n^o 2100.

a-t-il dominé à Thèbes ? La manière dont ses cartouches sont placés dans notre temple semble prouver qu'au moins il avait des rapports étroits avec la famille des princesses thébaines. Fut-il le père de la princesse Karazit, femme d'Osorkon III et mère de Shapenouapit ? Si cette hypothèse se confirme, on comprend pourquoi son nom revient plusieurs fois parmi ceux des membres de la famille Thébaine. Shabatoka de la XXV^e dynastie est le dernier souverain représenté : c'est sous lui qu'Amenertas acheva la décoration du temple.

Un second moyen de continuer la découverte, sans rien distraire des fonds réservés à la Salle Hypostyle, nous a été suggéré par la nécessité d'élever nos pylones de terre. Cette terre, au lieu de la prendre n'importe où, M. Legrain est allé la chercher dans des endroits déterminés où l'on avait lieu de croire que des monuments inconnus se cachaient. C'est ainsi qu'en déblayant la partie Nord de la Cour de Taharkou, pour remblayer les colonnes menaçantes, il a mis à jour un véritable magasin de sphinx criocéphales dont personne ne soupçonnait l'existence. La petite avenue qui s'étend entre le quai et le pylone ptolémaïque partait sans doute, à l'origine, de la porte du pylone de Ramsès II. Quand les Éthiopiens, puis les Ptolémées, se décidèrent à bâtir de ce côté un pylone nouveau, ils enlevèrent les sphinx qui composaient le tronçon le plus oriental de cette allée, et ils les remisèrent à l'endroit où l'on vient de les déterrer. Comme ils sont assez bien conservés, M. Legrain a pu, grâce à la générosité de deux voyageurs français, MM. Crosnier et Tinardon, en transporter un certain nombre en avant du pylone ptolémaïque, et combler les vides que l'avenue présentait : de ce côté, l'accès du temple a regagné quelque chose de sa beauté première. En poussant une pointe dans une direction diamétralement opposée, nos ouvriers n'ont pas été moins heureux : ils ont mis la main sur une chapelle dédiée à Osiris, maître de la vie, par une des princesses de la XXV^e dynastie, Shapenouapit II. Elle se compose de deux pièces minuscules, dont la superficie n'atteint pas tout-à-fait les dix mètres carrés. Shapenouapit II y domine avec son mari Taharkou, mais elle y a donné l'hospitalité à un souverain antérieur, Pinotmou 1^{er}, grand-prêtre d'Amon et roi : elle y a même recueilli une belle stèle de la XII^e dynastie, que ses maçons ont

encastrée dans un des murs. Ce n'est là toutefois qu'une trouvaille d'importance secondaire, à côté de celles que le temple de Phtah nous réservait. Il était encore dans l'état de désolation où Mariette l'avait laissé en 1875, lorsqu'il en retira ses ouvriers : la plupart des chambres étaient encombrées presque jusqu'au sommet des murs, et les propylées, cédant sous la poussée des débris, s'écroulaient pierre à pierre. A mesure que la terre, enlevée par des escouades d'enfants, filait vers la Salle Hypostyle, M. Legrain, recueillant les moindres débris de pierre, consolidait les murs, reconstituait les statues et les colonnes démolies : aujourd'hui, le corps même de l'édifice est dégagé complètement, raffermi, les propylées ont été démontés et reconstruits, les autels et les statues sont revenus à leur place première. Les graffiti, gravés sur le mur, nous fournissent des documents curieux pour l'histoire des religions populaires à l'époque gréco-romaine. Toute une série de stèles, dressées dans les cours, le long des murs en briques, nous ont renseignés sur les destinées du temple. J'ai déjà exposé ici-même ce que sont ces documents, et comment les prêtres du temps des Ptolémées essayèrent de reformer avec elles les archives perdues de leur dieu : je n'ai plus à revenir sur ce sujet. Ce qu'il importait de signaler, c'est la méthode qui a permis de restaurer un des plus jolis édifices de Karnak, et d'enrichir notre science de monuments nouveaux presque sans qu'il en coûtât rien au Service : le remblayage momentané de la Salle Hypostyle a eu pour résultat le déblaiement durable du temple de Phtah Thébain.

Les mêmes préoccupations qui nous obsèdent sur la rive droite ne nous laissent pas l'esprit libre sur la rive gauche. Sans doute, aucune catastrophe ne s'y est produite encore, comparable à celle qui a frappé Karnak, mais la vétusté des monuments y est aussi grande et le péril à peine moindre. J'ai donc, là aussi, fait passer la recherche du neuf au second rang, et je me suis appliqué surtout à consolider les monuments déjà connus. Après avoir parcouru avec l'Inspecteur en chef du Service, M. Carter, les temples et les hypogées de la Thèbes Occidentale, il me parut que le Ramesseum était dans une situation des plus précaires et que c'était par lui qu'il fallait commencer nos travaux. M. Carter reçut les instructions et les fonds nécessaires : 1° pour débayer l'aire complète

du monument, y compris ses dépendances en briques ; 2° pour l'entourer d'un mur en pierre sèche, qui empêchât les fellahs du voisinage d'y poursuivre les visiteurs de leurs importunités ; 3° pour consolider le mur droit qui borne la Salle Hypostyle vers l'Est, et sur lequel sont retracés les épisodes de la bataille de Kodshou. Du 24 janvier au 3 mai, M. Carter s'appliqua sans relâche à exécuter ce programme. La grande cour, entre le pylone et les débris des colonnes, est à peu près déblayée et le sol antique a été mis à nu presque partout. La plupart des fragments recueillis en cet endroit sont insignifiants : la destruction avait commencé assez tôt, pour que les ruines eussent servi de carrière aux constructeurs de l'âge gréco-romain, et j'ai retrouvé des blocs provenant du Ramesséum dans la maçonnerie des petits temples qu'on voit au Sud de Médinet-Habou. M. Carter a pu constater pourtant que la base et les pièces d'un second colosse, de plus petites dimensions, que le premier subsistaient encore : le nom de Toui, la mère de Ramsès II, se lit encore sur plusieurs morceaux du trône, mais en surcharge, comme s'il s'agissait d'un monument antérieur usurpé par le conquérant. Le long du côté Nord du temple et contigu à la muraille, un petit édifice s'élevait, que personne ne connaissait jusqu'alors, et dont les arasements sont seuls visibles sans un cartouche, sans un reste de bas-relief ou d'inscription qui nous enseigne à quelle date précise il fut bâti. Les chambres en briques sont encore remplies de décombres, et l'an prochain en verra le déblaiement, ainsi que la construction des contreforts, mais le mur de protection enveloppe déjà l'ensemble des ruines sur deux côtés et ce sera petite affaire que de l'achever. Le grand temple de Médinet-Habou a été clos de barrières en bois et de portes en fer. Les deux petits temples que les indigènes appellent le Kasr el-Agouz et le Dêir esh-Sharaouït, ont été garnis également de portes en fer solides : ils sont désormais à l'abri des bergers qui y parquaient leurs troupeaux et y allumaient leurs feux au pied des bas-reliefs. Deux des grandes tombes de Dêir el Médinéh, celles de Sonnozmou et de Pashodou, ont leurs portes en bois, et d'autres hypogées, choisis parmi les plus importants, seront fermés de la sorte au fur et à mesure que l'état du budget le permettra : le temps viendra, je l'espère, où tout ce qui vaut la peine

d'être défendu dans la nécropole thébaine sera sous cadenas et sous clef, accessible aux voyageurs et aux étudiants, inaccessible aux paysans qui dégradent les bas-reliefs et découpent les peintures pour les vendre au plus offrant.

M. Carter a conduit fort habilement ces travaux ingrats mais utiles, et c'est bien à lui qu'on le doit si l'ordre commence à régner maintenant dans toute cette région, si misérablement exploitée jusqu'alors par les fouilleurs indigènes. J'ajouterai, pour en finir avec Thèbes et ses monuments, que l'hypogée d'Aménôthès II, découvert par M. Loret, il y a deux ans, a été enfin ouvert au public. La momie du souverain a été recouchée dans son sarcophage, et les quatre momies sans bandelettes ont été réintégrées dans les chambres, aux places même qu'elles occupaient à l'origine : les neuf autres ont été amenées à Gizeh et attendent l'exploration dans une salle particulière. L'une d'elles, celle où M. Loret avait pensé reconnaître Aménôthès IV, porte sur la poitrine le cartouche de Méneptah, le souverain sous lequel une tradition alexandrine place l'Exode du peuple hébreu.

II

Travaux exécutés à Sakkarah et dans le reste de l'Égypte.

Pendant toute la durée de mon premier séjour en Égypte, de 1881 à 1886, je m'étais imposé la tâche d'explorer le plus possible des Pyramides où reposèrent les Pharaons de l'empire memphite et du premier empire thébain. De tous les faits recueillis jusqu'alors par les savants, on pouvait conclure qu'une tombe royale de cette époque, pour être complète, devait comprendre : 1° la pyramide qui contenait les chambres du mort ; 2° autour de la pyramide, un espace rectangulaire, dallé, entouré d'un mur en pierre, et, auquel on avait accès par des portes ouvrant d'ordinaire à l'est et au nord ; 3° sur le dallage, orientée vers l'Est et adossée à la face Est de la Pyramide, une chapelle où l'on célébrait les cérémonies de l'office des trépassés aux jours fixés par la tradition ; 4° sous le dallage, des souterrains, isolés ou communiquant entre

eux, disposés parallèlement aux faces de la pyramide, et destinés à recevoir les corps des membres principaux de la famille royale ; 5° quelquefois, une ou plusieurs petites pyramides construites en l'honneur d'un fils ou d'une femme favoris. Assez souvent, en explorant les alentours, tantôt sous la pyramide même, tantôt sous le dallage de la cour, on rencontre soit des mastabas antérieurs au monument royal et rasés en partie au moment de la construction, soit des tombeaux d'époque postérieure, établis en un temps où le site était abandonné et où le sable l'avait recouvert en partie ou en tout.

J'avais d'abord cherché à pénétrer dans les chambres funéraires afin d'y relever les inscriptions qu'elles pouvaient avoir conservées. mais le peu de ressources dont le service disposait alors m'avait empêché de mener les opérations aussi loin que je l'aurais souhaité : il m'avait fallu renoncer à forcer l'accès des Pyramides de Zaouiét el-Aryân et de Dahshour, et bien que j'eusse surpris l'entrée de celles de Lisht, l'eau dont les chambres étaient inondées m'avait empêché d'y pousser l'exploration jusqu'au bout. C'étaient là autant d'entreprises qu'il y avait lieu de reprendre. L'abaissement inusité du Nil m'avait fait espérer que les chambres de Lisht seraient ou vides ou du moins peu remplies cette année, et, dans les premiers jours de juin, je dépêchai le reis Roubi sur les lieux pour en vérifier l'état. La décrue n'avait pas été aussi forte dans le monument que dans le fleuve, et la chambre de la pyramide sud contenait encore plus de trois mètres d'eau : on devra la vider mécaniquement si l'on veut y pouvoir pénétrer un jour. Nous avons été plus heureux à Zaouiét el-Aryân. Les fouilles, commencées par le reis Ibrahim Faïd sous la direction de M. Barsanti, ont amené rapidement la découverte du couloir qui conduit au caveau funéraire d'une part, et de l'autre aux galeries disposées pour abriter la famille. Personne n'y avait pénétré, ce semble, depuis une antiquité très reculée, et les parois en étaient aussi intactes qu'au jour où elles furent livrées par l'ouvrier, mais, couloirs et chambres, tout était blanc : point d'inscriptions, point de cercueils, point de menus objets ou de traces de sacrifice, on dirait que le tombeau n'a jamais été occupé. Les fouilles reprendront la campagne prochaine et peut-être nous donneront-elles des résultats meilleurs : jusqu'à

présent il est impossible de dire quel roi éleva le monument. Quelques travaux exécutés à Mit-Rahinéh par le reis Higgazi ont été plus productifs pour le Musée. Le plus curieux de ce qui en est sorti a été trouvé vers la lisière du bois de palmiers, à l'extrémité de la chaussée tortueuse qui réunit Mit-Rahinéh à Bédrechein, presque sur la berge du bras du fleuve qui passait jadis en cet endroit et longeait la ville antique. Là, dans une construction en briques du II^e ou III^e siècle après notre ère, au fond d'une pièce qui semble avoir servi d'atrium, étaient dressés côte à côte une statue de femme d'une style alexandrin assez banal et un cippe d'Horus sur les crocodiles de bon travail ptolémaïque. La base de la statue était nue, mais on avait choisi pour en faire celle du cippe une table d'offrandes en grès rougeâtre, sur la tranche de laquelle une belle inscription phénicienne en trois lignes était gravée. On y lit une dédicace à Astarté, l'Aphrodite étrangère du quartier Tyrien, et elle n'offre rien de commun avec la stèle d'Horus: celle-ci à son tour n'a aucun rapport avec la statue grecque. La réunion de ces trois objets dans une sorte de sanctuaire domestique a dû avoir lieu vers un temps où leur valeur propre n'était plus bien appréciée. Le cippe continuait d'être tenu en haute estime, à cause des vertus magiques qu'on lui attribuait contre les serpents, et contre tous les animaux, l'homme compris, doués du mauvaisœil, mais les autres monuments ne servaient que d'ornement ou d'entourage au premier.

Les fouilles de Sakkarah, ouvertes le 22 novembre 1899, se sont fermées le 31 mai 1900: elles ont été conduites par M. Barsanti, et elles ont porté principalement sur la pyramide d'Ounas. L'intérieur de cette pyramide est fort bien conservé et c'est pour cette raison que j'en avais permis l'accès aux étrangers dès 1882: il me parut préférable d'achever l'œuvre commencée alors, de manière à faire profiter les visiteurs de nos travaux, et à leur montrer ce qu'est une sépulture complète à l'âge des grands souverains memphites. M. Barsanti, bien mis au courant de mes intentions précises, commença, le 23 novembre, à exécuter des sondages au nord-ouest de la pyramide, afin de vérifier si le terrain était libre de ce côté, et si l'on pourrait y déposer les déblais sans nuire aux recherches futures. Sitôt qu'il eût reconnu qu'il n'y avait point de tombeaux en cet endroit, il attaqua le gros du

travail : il perça une tranchée de ce point à l'angle nord-ouest de la Pyramide, et il y établit une première ligne de wagons Decauville. Comme il tenait à ce que nul monument ne lui échappât, il s'imposa l'obligation de descendre partout jusqu'à la roche brute ou jusqu'au dallage antique. Il rencontra d'abord beaucoup de petits puits, la plupart d'époque fort basse et peu intéressants, sans rien à l'intérieur que des débris de nattes en roseaux et d'ossements humains. Bientôt, directement à l'ouest de la Pyramide, les substructions d'un grand mastaba apparurent, et, dans ce qui subsistait des chambres, quelques débris de bas-relief. Le style en est celui du commencement de la V^e dynastie, mais tout y était si mutilé qu'on ne distingua nulle part le nom du maître : l'édifice entier avait été rasé au moment où Ounas usurpa le site, et peut-être les blocs principaux gisent-ils perdus dans la maçonnerie de la pyramide. Juste au-delà, le 30 novembre, une partie du dallage fut mise au jour, et M. Barsanti, encouragé par ce résultat qui justifiait la théorie, poussa quelques tranchées au sud, afin d'attaquer l'œuvre de ce côté. Le 2 décembre, l'extrémité d'un mur pointa parmi les décombres, qu'il prit pour un reste du mur d'enceinte : il en fit dégager aussitôt le côté nord, et il s'aperçut que c'était la paroi maçonnée d'un grand puits. Tout à côté un beau fragment de bas-relief se rencontra parmi le sable, une image du dieu Minou de Coptos, qui, d'après le style, remonte nécessairement à l'ancien empire et qui provient sans doute de la chapelle de la pyramide. Le déblaiement du puits commença. Le 11 décembre, à l'angle nord-est, l'entrée d'une galerie se dessina, qui s'enfonçait profondément en terre, flanquée de cellules à droite et à gauche. La plupart étaient si étroites qu'elles ne présentaient que juste l'espace d'un cercueil ordinaire, mais une seule contenait encore les débris d'une caisse médiocre, d'époque ptolémaïque : les autres ne renfermaient que des momies brisées et incomplètes. Examiner ce souterrain jusqu'au fond eût perdu beaucoup de temps : M. Barsanti en mura hermétiquement la porte, se réservant d'en reprendre l'exploration à loisir, sitôt qu'il aurait achevé de vider le puits. Le travail d'épuisement devenait en effet de plus en plus fatigant à mesure que l'on descendait, les ouvriers n'ayant, afin d'extraire le sable, que des couffes de fort petites dimensions.

Cependant, la tranchée avait rejoint la face nord de la pyramide, et elle y avait dégagé ce qui subsistait du parement. M. Barsanti jugea le moment venu d'ouvrir un chantier nouveau à l'est, selon ma recommandation, vers l'endroit qui lui parut répondre à peu près au milieu de la façade orientale de la pyramide. Tandis qu'il donnait les premiers coups de pioche dans cette direction, le 8 janvier, les hommes qui agrandissaient la tranchée nord-ouest rencontrèrent un petit édifice en briques crues, le mastaba minuscule d'un certain Samnofir, qui était de son vivant attaché au culte de la pyramide, et qui dut à cet circonstance d'être enterré en cet endroit : une petite cour où l'on descend par un escalier de huit marches, une chambrette voûtée, puis, sous la chambrette, un caveau étroit et bas, accessible par un double puits. La face extérieure de la porte et la stèle avaient été sculptés, mais les murs de la chambre avaient été revêtus d'un simple crépis, sur lequel on avait dessiné aux encres noire et rouge quelques-unes des scènes qu'on aperçoit d'ordinaire dans les mastabas du temps. Le caveau renfermait encore le cadavre du personnage : celui-ci portait une couche mince de bandelettes et il était couché en posture contractée légèrement dans un cercueil en bois sans inscriptions, qui lui-même était enfermé dans un immense panier en joncs tressés : le tout a été transporté au Musée, qui ne possédait encore aucun spécimen de ce genre d'ensevelissement. Bientôt après, le 15 janvier, en continuant l'enlèvement des sables, on dégagea au Sud-Est du grand puits, la bouche d'un puits nouveau de dimensions plus restreintes, large de 1^m, 40, long de 1^m, 25. A la profondeur de 25 mètres, on rencontra dans la paroi Sud l'ouverture d'une cellule irrégulière, aux parois brutes et nues ; elle renfermait le sarcophage de la dame Setiarbaouni, quatre beaux canopes en albâtre, quelques petits amulettes sans valeur, à la tête du sarcophage en pierre une inscription à l'encre noire, en hiéroglyphes tournant au démotique et peu lisible, puis dans un cercueil de bois pourri, une momie en mauvais état, dont les pieds et les mains avaient les doigts emboîtés chacun dans un léger étui d'or. En face du caveau de Setiarbaouni, un couloir s'amorçait dans la paroi Nord, qui conduisait, partie à travers la roche vive, partie à travers un boyau en maçonnerie, jusqu'à une

chambre rectangulaire, voûtée, construite en beaux blocs de calcaire fin. Le plafond est semé d'étoiles jaunes s'enlevant sur un fond bleu ; les parois sont en partie décorées de longues inscriptions hiéroglyphiques empruntées, quelques-unes au *Livre des Morts*, la plupart au *Livre des Pyramides*. Les conjurations contre les serpents ou contre les monstres de l'autre monde sont répétées fréquemment, ainsi que les formules utiles à l'approvisionnement de l'âme. Le texte de ces vieux écrits est assez corrompu, et la façon dont des passages importants y sont présentés montre que le scribe qui les a transcrits et probablement ses contemporains n'y comprenaient plus grand chose. Le personnage pour qui ce tombeau avait été préparé, un certain Psammétique, n'y reposa pas. Une stèle du Sérapéum, découverte par Mariette et conservée aujourd'hui au Musée du Louvre, nous apprend qu'il vivait sous Ahmasis. Il vit probablement les derniers jours de l'indépendance égyptienne et peut-être mourut-il dans la grande bataille de Péluse, on comprendrait alors que, son corps n'ayant pas été recouvert au milieu du désordre général qui suivit la défaite, on ait laissé son tombeau inachevé. L'immense sarcophage en calcaire compact est encore là, béant presque au ras du sol, et une cuve en basalte noir est encastrée dans la masse, son couvercle moniforme posé négligemment en travers. Au-dessus, le couvercle du sarcophage en calcaire est suspendu sur sept piliers en pierre, attendant la momie qui ne viendra jamais. Tout avait été pourtant préparé avec soin pour qu'elle y jouit du repos, à l'abri des injures du temps et des hommes. Les carriers avaient commencé par creuser dans le roc vif un puits rectangulaire, dont chaque côté mesurait plus de dix mètres, et ils l'avaient descendu à plus de trente mètres de profondeur. Tout au fond, dans l'axe Nord-Sud et à un mètre seulement de la paroi méridionale, ils avaient établi le sarcophage en calcaire massif, et ils avaient édifié autour de lui la chambre en maçonnerie, voûtée pour résister au poids des matériaux qui devaient la recouvrir plus tard : ils avaient poussé la précaution jusqu'à ménager dans la voûte un jour carré, par lequel le sable pourrait dévaler dans la chambre, lorsque, les funérailles étant terminées, le dernier ouvrier la quitterait. Cependant, un puits étroit, celui par lequel M. Barsanti descendit, avait été percé au

Sud du grand puits, et mis en communication avec la chambre au moyen d'un couloir: c'est par là que la momie devait aller rejoindre son sarcophage au jour fatal, et que les vivants se retireraient après avoir accompli les rites et pris les précautions suprêmes. Les deux puits une fois comblés et leur affleurement au sol dissimulé sous une couche de sable, les parents avaient le droit de croire que leur mort échapperait longtemps aux investigations des voleurs: de fait, le puits a gardé son secret pendant près de vingt-cinq siècles.

Ces dispositions reconnues au tombeau de Psammétique, il était naturel de rechercher si on ne les retrouverait pas au tombeau voisin, et c'est ce que M. Barsanti fit sans tarder. Il suspendit provisoirement le déblaiement du grand puits, et, dans les derniers jours de janvier, il dégageda au Sud un petit puits carré, placé sur la même ligne que celui de Psammétique. A 22^m,50 de profondeur, il rencontra la bouche du couloir dans la paroi Nord, et il essaya de s'introduire dans la chambre funéraire, mais les précautions prises par les fossoyeurs anciens opposèrent un obstacle insurmontable à son énergie. A mesure qu'on extrayait le sable à l'entrée, le couloir se remplissait de nouveau par le trou qu'ils avaient ménagé dans la partie maçonnée, juste en avant de la chambre: à vouloir l'enlever jusqu'au bout, on eût exécuté le déblaiement du grand puits par cette voie étroite, au lieu de l'achever par la large ouverture où l'on avait travaillé au début des opérations. M. Barsanti fit fabriquer une forte cage en bois, qu'il poussa à coups de maillet jusque au milieu du couloir, puis, avec du bois, des chiffons, de la paille, il parvint un instant à presque aveugler le trou par lequel le sable ruissellait. Il réussit de la sorte à pénétrer jusqu'à la porte de la chambre avec le reis Khalifa et à vérifier qu'elle était encore intacte; mais cette constatation était à peine faite que le tampon établi à grand peine céda, et un flot de sable se répandit impétueusement dans le couloir, menaçant d'ensevelir les explorateurs. Il fallut renoncer à suivre plus longtemps ce chemin périlleux et se résigner à terminer l'épuisement du grand puits. Quelques semaines s'écoulèrent pendant lesquelles tous les chantiers fonctionnèrent régulièrement, sans que rien vint rompre la monotonie des journées. A la fin pourtant les résultats

se produisirent sur deux points à la fois. A côté du mastaba de Samnofir, les premières marches d'un escalier se dessinèrent sur le sable : les fouilleurs s'enfoncèrent dans le sol à leur suite, et, après quelques jours, ils atteignirent, au bas d'un mur en maçonnerie destiné à soutenir la paroi de rocher, une fissure irrégulière, à peine assez ample pour laisser passer un homme. Un fragment de vase en albâtre aperçu à l'entrée décida M. Barsanti à tenter l'exploration. Il fit élargir la fente et il se glissa dans le couloir, mais il n'alla pas loin : après un parcours d'une dizaine de mètres, l'état du plafond se manifesta si menaçant qu'il dut s'arrêter, de peur de provoquer un éboulement par quelque mouvement inconsidéré. Cependant, le 21 février, le déblaiement du puits de l'Est était achevé suffisamment pour que l'on pût aborder le caveau sans risquer d'être écrasé sous une pluie de sable et de décombres. La porte descellée, on s'avisa que la chambre même était à demi comblée de gravats qui s'y étaient introduits par trois soupiraux ménagés au plafond, comme chez Psammétique. Le tombeau était construit sur le même modèle que le précédent, maçonnerie calcaire, plan rectangulaire, voûte en demi-cercle. Il appartenait à un ami unique du roi, nommé Péténisis, et fils du Psammétique qui aurait dû être son voisin de cimetière, mais, malgré la qualité du personnage, le mobilier était des plus médiocres, quelques statuettes funéraires de mauvais style, quatre canopes grossiers et rien de plus. Le sarcophage en calcaire, semblable à celui de Psammétique, était fermé hermétiquement et le couvercle saillait seul au-dessus du sol. Quand on l'eut ouvert ainsi que le cercueil en basalte, on constata que le cadavre était à moitié décomposé : il ne possédait que quelques amulettes sans valeur. La splendeur de la décoration nous consola un peu de la pauvreté de la momie. Toutes les murailles étaient couvertes de grands hiéroglyphes, d'un travail très fin et colorés des couleurs les plus vives. La correction des textes ne répondait pas à la perfection du dessin : c'étaient, comme chez Psammétique, quelques chapitres du *Livre des Morts*, mêlés à une quantité de formules empruntées au *Rituel des Pyramides*. La mode était décidément de prodiguer aux morts les prières les plus anciennes : plus elles remontaient haut dans le passé et moins on en saisissait le sens, plus efficaces elles paraissaient aux gens de ce temps-là.

Cependant l'aspect des lieux nous avait suggéré l'idée qu'une ligne de tombeaux semblables à ceux de Psammétique et de Péténisis devait exister sur tout le front Sud de la Pyramide, le long de l'ancien mur d'enceinte. M. Barsanti reporta sur le terrain, à partir du puits de Psammétique, dans la direction de l'Ouest, la distance qui séparait les deux grands puits déjà explorés, et, ainsi que nous nous y attendions, il observa à l'extrémité de la ligne ainsi tracée, l'ouverture d'un grand puit nouveau qu'il attaqua résolument, le 2 février. Il continua naturellement à déblayer le téménos de la pyramide, et il découvrit au cours des travaux, vers le Sud-Ouest, le puits peu profond d'un Smendès, qui le dédommagea jusqu'à un certain point de la pauvreté de celui de Péténisis : il en tira quatre beaux canopes en albâtre d'un poli éclatant, trois cent quatre-vingt-dix-sept statuettes funéraires de bonne facture, et quantité d'amulettes ordinaires. Le tombeau avait été violé anciennement, mais les voleurs n'avaient que faire de ce mobilier mortuaire, et, ils s'étaient bornés à soustraire les objets en métal précieux que la momie portait sur elle. D'autre part, un examen rapide des endroits fouillés par M. Loret au Nord de la pyramide de Têti, m'avait montré qu'à moins de mesures énergiques tout le résultat des deux campagnes de 1898 et 1899 risquait d'être perdu. Les montagnes de sable accumulées le long des tranchées s'écroulaient au moindre vent, et remblayaient rapidement les monuments; les inscriptions et les peintures, laissées sans protection, s'écaillaient au soleil, et les puits abandonnés béants offraient des dangers réels de chute aux visiteurs. Je donnai ordre à M. Barsanti de combler les puits vides, après avoir vérifié toutefois s'ils étaient indiqués sur le plan dressé par M. Baraize, de nettoyer les tranchées, de couvrir complètement d'un toit les deux mastabas principaux, ceux d'Assi et de Shashi, enfin de mettre des auvents en bois au-dessus des fragments de parois qui, dans les autres mastabas, portaient des bas-reliefs encore en bon état. Par la même occasion, il ne me parut pas inutile d'ouvrir au public l'un des mastabas les plus beaux et les mieux connus qu'il y ait à Sakkarah, celui de Phtahhotpou. Les deux chantiers nouveaux nécessaires à l'exécution de ces travaux furent ouverts, le premier le 22 février, le second le 13 mars, et l'œuvre menée rondement : le 20 avril, les deux mastabas d'Assi

et de Shashi étaient couverts, munis de lanternaux, fermés de portes solides, les puits comblés, la tranchée nettoyée, les mesures prises pour des déblaiements nouveaux sitôt que les ressources de notre budget le permettraient; le 30 mai, le mastaba de Phtahhotpou avait ses portes et ses lanternaux, les chambres nues avaient été murées, les chambres décorées étaient désensablées et prêtes à recevoir les voyageurs. Et l'activité déployée sur ces deux points n'avait ralenti en rien la marche des travaux entrepris autour de la pyramide d'Ounas. L'on était arrivé enfin à l'endroit où je pensais que les restes de la chapelle se rencontreraient. Le 31 mars, M. Barsanti déterra un fragment de bas-relief sur calcaire; c'était une Isis embrassant le roi et quelques lambeaux d'héroglyphes, le tout d'un fort beau style. Le 7 avril, il atteignit enfin les premiers pans de mur, mais là une grande déception nous attendait: les matériaux étaient de qualité si fine, qu'on les avait enlevés dès une époque assez reculée pour servir dans les constructions voisines, chapelles et tombeaux, ou même dans celles du village de Sakkarah. Il ne restait plus guère que les arasements des murailles, surtout du côté Nord: en un endroit seulement, vers l'Ouest, un bloc de granit se dressait à sa place primitive, un bloc rayé de cannelures et qui devait avoir appartenu à la stèle du roi. Au Sud de ce bloc et y adossé, on voyait une longue plinthe en calcaire, portant la partie inférieure d'un tableau, les pieds d'une divinité. A quelques pas de là, un débris de bas-relief conserve les restes de deux registres, où l'on voit deux Anubis coiffés chacun d'une manière différente. De gros blocs provenant des murailles et du plafond étaient jetés irrégulièrement dans le sable et rendaient le déblaiement fort difficile. Le 24 avril, on ramassa parmi eux un doigt de main en calcaire provenant d'une statue plus grande que nature: c'était probablement la statue d'Ounas. Enfin, le 25 mai, une belle architrave de granit gris apparut, sans figures ni inscriptions: peut-être, les parties de la chapelle encore ensevelies sous les sables nous réservent-elles quelque surprise heureuse pour la campagne prochaine.

En y dégageant le dallage, vers l'Est, l'ouverture d'un puits se révéla, profond de cinq mètres. Il mène à deux couloirs qui se dirigent l'un vers l'Est, l'autre vers l'Ouest. Celui de l'Est est

encombré jusqu'au plafond et le déblaiement en a été réservé pour l'hiver de 1900-1901, mais celui de l'Ouest est à peu près libre. Après un *parcours de huit mètres, il rejoint une galerie large et haute, orientée du Nord au Sud, et dont le plafond est formé de grosses dalles. Immédiatement au débouché du couloir, elle est fermée du côté Nord comme du côté Sud, par une forte dalle qu'on a laissé glisser d'en haut dans un chambranle à coulisses. Au Nord, les fouilleurs anciens avaient percé la herse même d'un trou si étroit qu'un adolescent très mince peut seul y passer : au Sud, ils avaient creusé le sol au-dessous de la herse. M. Barsanti explora les deux parties de la galerie, constata que d'autres galeries s'y embranchaient de droite et de gauche, partie vides, partie remplies de momies brisées, et il se heurta aux dernières marches de l'escalier qui donnait accès aux souterrains dans les temps antiques. La saison était trop avancée pour qu'il entreprit l'examen approfondi de ce système, et d'ailleurs le déblaiement du grand puits de l'Ouest réclamait toute son attention. Le travail n'avait présenté que peu de difficultés matérielles, car on n'y avait à faire qu'à du sable presque pur. Néanmoins la masse des remblais accumulés était énorme, et la cavité avait des dimensions telles (7^m,45 de large sur 11^m,05 de long), que des semaines s'écoulèrent avant qu'on atteignit la chambre funéraire ; ce fut seulement le 2 mai, après être descendu à une profondeur de vingt mètres environ, qu'on en toucha le sommet, et le 5, vers dix heures du matin, qu'on réussit à dégager la porte de la maçonnerie qui la bouchait. M. Barsanti, pénétrant dans la chambre avec les raïs Roubi et Khalifah, buta dès le seuil à un meuble en bois de sycomore, à deux étages, rempli de vases, d'emblèmes mystiques ou divins et d'amulettes en terre, en pierre, en bois, en or ou en argent. A droite et à gauche, sur le sol ou sur le couvercle du premier sarcophage en calcaire, des objets divers étaient entassés, vases, insignes, surtout des statuettes en pâte bleue d'un travail admirable, consacrées à un chef des barques royales du nom de Zanneh-bou ; les quatre canopes étaient placés selon l'usage dans les niches latérales. La décoration des parois diffère de celle du caveau de Péténisis, mais, en revanche, elle est identique à celle du tombeau de Psammétique : les textes, gravés en assez gros hiéroglyphes,

sont empruntés pour la plupart au *Rituel des Pyramides* et ne présentent pas moins d'incorrections que ceux des tombes voisines. Huit jours pleins furent employés, du 5 au 13 mai, à écarter le couvercle du sarcophage en calcaire et à mettre à nu la gaine en basalte : la cuve en était remplie jusqu'au bord d'un bitume luisant et compact qui dissimulait entièrement le mort. Il fallut attaquer la masse au ciseau, comme un bloc à dégrossir, et peu à peu, avec l'aide du reis Roubi, on dégagca la momie. Des reflets d'or fauve se montrèrent sur la poitrine, sur le visage, le long des jambes ; Zannehibou cachait sur lui un trésor véritable. Les morceaux de bitume qui enveloppaient le corps, dissous dans la benzine et dans l'éther, rendirent plusieurs centaines de perles et de pendeloques en or et en feldspath vert provenant d'un collier, et une quantité considérable de petits amulettes en or, un palmier avec ses feuilles et ses régimes de fruits, la barque de Sokars, des âmes déployant leurs ailes, des éperviers, des vautours, des colonnettes, des yeux, des têtes de bélier et de serpent, des figurines d'Isis et de Nephthys. Chaque sujet est taillé en plein dans un petit lingot d'or et ciselé avec une recherche curieuse : ce sont pour la plupart des chefs-d'œuvre de finesse et de hardiesse délicate. Les bijoux de l'époque saïte sont rares jusqu'à présent et notre musée n'en possédait point : le voilà en possession d'une collection inestimable. La trouvaille de Dahshour lui avait valu d'admirables spécimens de ce qu'était l'art de l'orfèvre à la XII^e dynastie ; il devait à la momie de la reine Ahhotpou la plus belle série de bijoux de la XVIII^e dynastie que l'on connaisse, et voici maintenant que le tombeau de Zannehibou lui donne des modèles incomparables pour les temps qui précédèrent immédiatement la conquête grecque. Cette belle découverte termina heureusement la campagne de Sakkarah, et elle nous montre ce que nous sommes en droit d'espérer d'un terrain exploré si souvent qu'il en passait pour épuisé. Les travaux y reprendront en octobre, dès que la saison le permettra, et la direction en reviendra cette fois encore à M. Barsanti. C'est au soin avec lequel il a surveillé les ouvriers et à l'ardeur infatigable avec laquelle il a poussé le déblaiement que nous devons d'avoir tant de résultats précieux à enregistrer : il conduira les opérations, avec le même succès je l'espère, jusqu'à l'entier achèvement du plan qui lui fut tracé.

Thèbes et Memphis sont comme autrefois nos grands chantiers : nous ne pouvons guère entreprendre que des recherches superficielles ou des fouilles restreintes dans le reste de l'Égypte. Le plus souvent le manque de ressources nous arrête, comme ç'a été le cas à Saïs, où notre inspecteur de Zagazig, Ali effendi Habib, a retiré du terrain qui avoisine le temple, trois statues d'époque saïte, d'un travail assez fin, mais auxquelles la tête manque : c'est à l'activité du même fonctionnaire que nous devons d'avoir pu recueillir pour le musée deux statues en marbre du II^e ou III^e siècle après notre ère, l'une d'assez bon style romain, et quantité de menus objets déterrés pendant la prise du sébakh. Mohammed effendi Chaban, inspecteur de Rodah, a exploré à Khawalid, au Sud de Siout, un beau tombeau de la XIX^e dynastie, et assuré à la direction le retour d'une certaine quantité de papyrus grecs ou arabes trouvés à Ashmounéin. Nous devons à Sobhi effendi Arif, inspecteur de Dendérah, une collection d'outils et de vases de style primitif recueillis à Ahaiwâh. La plus heureuse de ces trouvailles a été faite toutefois par Ahmed bey Kamal, conservateur-adjoint du musée, dans la nécropole d'El-Berchêh. Envoyé pour surveiller les fouilles qu'un indigène, Yassa Tadros, avait demandé l'autorisation d'exécuter dans ces parages, après avoir opéré des sondages peu fructueux dans la plaine, il transporta ses chantiers sur les pentes de la montagne, un peu en contrebas du palier sur lequel s'ouvrent les hypogées de Thothotpou et des autres princes d'Hermopolis. Il y découvrit bientôt le puits d'un haut personnage appartenant à la même famille et nommé Qai. Le caveau avait été violé dès l'antiquité, mais les voleurs, satisfaits d'avoir pris les bijoux du mort, avaient dédaigné tous les objets mobiliers qui demeuraient sans valeur pour eux. Le cercueil était enfermé dans un énorme sarcophage rectangulaire en bois, d'épaisseur et de dimensions inaccoutumées : les parois intérieures portaient les chapitres du *Livre des Morts* et les curieuses représentations de l'autre monde qu'on voit sur les cercueils de même temps, à Berchêh et dans toute cette région de la Moyenne Égypte. Le mobilier comprenait la flottille habituelle de bateaux variés, les modèles d'armes et d'insignes en bois, les statuettes de femmes et de nains, les modèles d'offrandes en une sorte de carton, les images

de bœufs au pâturage ou égorgés pour le sacrifice, des centaines de menus ustensiles et d'amulettes qu'on se plaisait alors à entasser dans les tombes. D'autres puits, moins riches, regorgeaient pourtant encore d'objets du même genre, dont plusieurs ont pris leur place dans nos collections. Le site d'ailleurs est loin de s'épuiser, et je ne doute pas que des fouilles aussi bien dirigées que celles de cette année l'ont été ne soient aussi heureuses l'an prochain.

Tels ont été les résultats principaux de cette première campagne. Je suis heureux, en terminant cette exposition, de pouvoir annoncer à l'Institut que les mesures prises pour consolider le pylone de Karnak ont été couronnées de succès : quelques sacs de terre se sont écroulés dans les premiers jours d'octobre, mais les parties importantes ont bien résisté, et l'œuvre de M. Ehrlich a tenu jusqu'à présent ce qu'elle promettait.

Gizéh, le 8 novembre 1900.

G. MASPERO.
